

ESTICA

A5567

16738 v

Tirage à part de l'Annuaire 1935 de l'Institut Scientifique Français de Tartu.

Johannes Semper

Président du Pen Club Estonien

Le caractère estonien et l'esprit français

4-A

5325



Tartu 1936
Akadeemiline Kooperatiiv

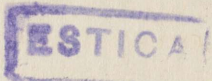
Johannes Semper
President of the Club Estonia

Le caractère estonien et
l'estonien

Est. A



12581



A 5567



Le caractère estonien et l'esprit français

par **Johannes Semper**,
président du Pen Club Estonien.

Quel trait commun, quelle parenté intellectuelle peut exister entre deux peuples qui ont suivi des voies tout à fait différentes et qui n'ont guère eu de contact l'un avec l'autre, comme le peuple estonien et le peuple français? D'un côté un grand peuple, depuis longtemps mûri, historique, imprégné de culture, de l'autre côté un petit peuple, qui ne s'est éveillé que récemment de l'obscurité historique où il s'était endormi, à une pleine conscience de lui-même et que les influences coercitives des étrangers ont tellement remué qu'on peut encore demander où commencent ses caractères originaux. Que peuvent-ils avoir en commun, en dehors des signes extérieurs de la civilisation nivellatrice? L'auto, la mode, la radio ne peuvent pas encore être interprétées comme une communauté spirituelle entre deux peuples. Par les cimes tous les peuples se touchent, par les racines ils restent éloignés.

Ainsi le rapprochement apparaît un peu paradoxal. Dès le début nous nous heurtons à des éléments sans points communs. Le tempérament français, vif, réagissant facilement, diffère de beaucoup de l'action lente de l'Estonien. Tout à fait différentes sont les positions de ces deux peuples vis-à-vis de la nature. Pour le Français, Européen occidental à l'attitude active, la nature (y compris la nature humaine) est comme une ennemie, qu'il faut vaincre, une invitation et un prétexte à l'action. Au contraire chez les Finno-Ougriens on peut trouver dans leurs sentiments de vie une forte dose de respect pour la nature, d'amitié et de conciliation à l'égard du monde environnant.

Tandis que l'ouvrier français exige avant tout pour son déjeuner, outre la diversité des plats, un litre de vin, pour notre

travailleur agricole un pareil appétitif apparaîtrait comme une extravagance. La saveur et la qualité jouent dans notre alimentation un rôle bien moindre que la valeur nutritive. Ce qui est vrai de la nourriture, l'est aussi de la satisfaction d'autres goûts : leur plaisir est d'ordinaire plus ou moins condamnable.

Notre attitude ascétique est diamétralement opposée au sentiment français de la vie : pour le Français la facilité dans les usages, la délicatesse des habitudes, la jouissance dans les goûts sont devenues des qualités.

Pour notre individu réservé le caractère expansif et le vif tempérament du méridional sont également étrangers. L'Estonien aime mieux être lourd et anguleux que subtil, il aime mieux être silencieux ou avare de mots que de se gonfler dramatiquement et de bavarder à propos de joies ou de chagrins. Une politesse excessive lui semble une affectation et l'enflure des sentiments une parodie. Les belles paroles ne le consolent pas, mais lui sont plutôt pénibles. Ménager de ses émotions, il reste en lui une mélancolie, qu'il ne peut exprimer jusqu'au bout ni par la bouche ni par les yeux. Il y a toujours en lui des sentiments étouffés, des pensées inexprimées, de la tristesse et de la mélancolie.

Sans aucun doute l'esprit de notre nation porte les traces qu'une longue dépendance économique, sociale et politique lui ont laissées, et ce que nous tenons pour une particularité nationale, est pour une grande part l'expression d'un peuple corvéable. Cette plante de l'esprit national a été surtout imprégnée de la pluie allemande. Les pasteurs, les sacristains et les instituteurs allemands ou estoniens de mentalité allemande ont cultivé, pendant des siècles et presque jusqu'à présent, le monde intellectuel de l'Estonien. La nourriture intellectuelle de notre classe cultivée est venue principalement d'Allemagne. Et pour peu que nous examinions de près les courants de notre monde intellectuel jusqu'aux plus petits détails de pensée, que ce soit dans la littérature religieuse, politique, celle des sciences culturelles ou de la philosophie, leur caractère germanique est assez homogène. L'importation allemande est aussi bien notre marxisme que notre antimarxisme, notre luthérianisme et notre protestantisme, les casquettes de couleurs et les chansons des étudiants. Sans nous rendre compte nous tenons pour naturel que le point central du monde philosophique soit Kant et que la littérature allemande doive être mise au centre de toutes les autres littératures. Longtemps pour nous la science allemande fut con-

sidérée comme incomparablement supérieure aux sciences des autres pays. Toute cette mentalité étrangère n'est pas venue seulement du livre et du journal, mais elle a imprégné notre cerveau en perpétuant les habitudes reçues.

Malgré toutes ces lourdes influences il est pourtant resté dans les manifestations de l'esprit estonien quelque chose d'étranger à l'Allemand, d'indépendant, qu'une comparaison montre aussi éloigné de la mentalité allemande que de la française. Plus d'un détail inaperçu ou négligé prend une physionomie nouvelle, mis dans cette lumière.

Un globe-trotter comme M. Bedel qui a cheminé à travers l'Europe à la poursuite des particularités nationales, remarquait, dès les premiers instants de son séjour en Estonie, ce que d'autres avaient déjà auparavant observé et noté, à savoir que chez notre nation se sont développés particulièrement *l'esprit critique, l'ironie et l'individualisme.*

Ces remarques fugitives ne manquent pas de fondement. Très souvent notre nation a été caractérisée par des gens venus du dehors comme étant pondérée, positive et sensée. Le professeur Baudouin de Courtenay disait des Estoniens que c'était un peuple „sobre de mots dans ses jugements et avec une vision réaliste du monde“. D'après K. E. von Baer la nature des Estoniens est le calme, le sang-froid et l'équilibre. Et l'Estonien V. Ridala étend ce caractère rationnel, ce sentiment de la mesure, cette profonde réflexion, cette sobriété, ce sérieux, voire cette sécheresse et cette austérité à toute la race finno-ougrienne. Dans son „Analyse spectrale de l'Europe“ H. Keyserling considère la sobriété et le positivisme de l'Estonien comme le sédiment de la ténacité toura-nienne.

Mais les particularités de l'Estonien, relevées et reconnues unanimement, appellent l'attention sur son intellectualité foncière.

Ces particularités se nuancent dans la poésie populaire. Comparée avec la chanson populaire finnoise, la chanson populaire estonienne est plus colorée, d'imagination plus faible, affectivement plus pauvre. Elle est près de la réalité et sobre. Nos chanteurs sont restés près du rouet, de la bascule, des travaux ménagers, récitant des chants sur leur vie et leurs occupations dans l'atmosphère du labeur quotidien. Il leur manque le brillant superflu, le jet des couleurs, le flamboiement et le jaillissement des tons. Avec leurs sentiments ils se maintiennent proches de la réalité con-

crète. La dureté du motif d'accompagnement „Je me suis levé de bon matin, bien avant le point du jour“ sert de limites à toute la chanson.

La structure de la chanson populaire témoigne de la même dureté et de la même sobriété. On n'y trouve presque nulle part de dynamique, d'affabulation continuelle et saisissante, mais des variantes de pensées hachées en vers isolés, disposés sans arrangement, sans progression. On n'y trouve presque nulle part de narration pleine de verve, mais une expression colorée. Quelle différence dans le fond des bylines narratrices russes et de notre chanson populaire épique, quoique impressionniste!

La passion violente et tourmentée reste plus ou moins étrangère à l'esprit de l'Estonien rationnel, ainsi que l'émotion insensée. Ses sentiments sont par nature lents, constants, ramassés sur eux-mêmes. Les excès et les orgies, qui par exemple caractérisent les Russes, apparaissent à notre nation pondérée tout aussi étrangers qu'aux Français.

Mais la raison, la mesure, la sobriété, l'équilibre ne sont pas seulement devenus pour l'Estonien des qualités naturelles, mais encore des normes respectées. L'affinement de l'esprit critique a apporté avec lui le mépris de la naïveté comme de la trop grande franchise, du dévouement candide et de toute espèce d'abandon.

L'essence intellectuelle de l'esprit estonien, avec toutes ses manifestations concomitantes, comme la sobriété, la mesure, l'absence de fanatisme, apparaît aussi dans les grands moments historiques. En 1905 par exemple il se passa chez nous beaucoup moins d'excès qu'en Lettonie. La guerre civile en Finlande fut de beaucoup plus sanglante et pleine d'esprit de vengeance que la guerre d'indépendance estonienne.

La prime à l'intellectualité est également démontrée quand on se soumet aux idées et qu'on se laisse guider par elles aux grands tournants de l'histoire. La mentalité de 1905 et de 1917 dans notre classe cultivée a même été appelée „idéocratie“.

Dans l'ouvrage qu'il a publié sur les origines de la révolution française, D. Mornet divise les révolutions en trois catégories: celles qui ont pour causes immédiates la misère et la faim; celles où une minorité cultivée et hardie prend le pouvoir et entraîne avec elle les masses les plus indifférentes; celles où une minorité relativement considérable aperçoit les défauts du gouvernement, désire des réformes, fait l'opinion publique, prend le pouvoir plus ou

moins sur les vagues conseils des masses. Notre séparation d'avec la Russie en tant qu'acte révolutionnaire appartient certainement à la seconde catégorie. Les buts et les objectifs jouèrent un rôle directeur. Les partis politiques se différenciaient les uns des autres plus par ce qu'on tenait théoriquement pour vrai, les idées directrices que par la pratique. La réaction élevée contre eux s'est basée cette fois sur un mécontentement à l'égard de leur pratique, leur „vitalisme“ et leur „dynamisme“ vagues, qui reflétaient une manière de penser plus allemande qu'estonienne. Et de même qu'en Allemagne on a manifesté, à côté d'une lassitude vis-à-vis de toute autre idée, une attitude méprisante envers l'universalisme et l'humanisme d'origine française, ainsi que pour les idées directrices de la révolution française, de même chez nous il est venu à nos oreilles des voix qui s'élevaient contre le rôle directeur des idées, et l'on a essayé d'éveiller notre confiance dans les tendances vagues et les désirs impétueux du peuple. Mais tôt ou tard un tel mouvement limité aux sentiments se heurtera à l'intellectualité fondamentale et à l'esprit critique de l'Estonien.

Et c'est ici que nous fixons le plus important point de contact avec la nature intellectuelle française. De même que dans son histoire et dans sa vie quotidienne le Français a eu le bon sens pour guide, de même il en a été chez nous. En variant et en affinant les manifestations intellectuelles, une nature semblable crée entre deux peuples si éloignés d'autres points de contact surprenants.

Comme on l'a constaté et montré, l'esprit français est plus statique que dynamique, il a une base géométrique plutôt qu'une perception historique. Le Français ne croit pas à cette histoire de la variabilité, de la mobilité, du sentiment de la durée historique, comme l'Allemand; il sent le passé comme présent, non pas comme un devenir et un continuel changement.

Avec certaines réserves on peut constater la même chose chez l'Estonien. Il a relativement peu de mémoire et de sentiment historique. La poésie populaire est d'abord le premier témoin. On ne trouve presque pas dans notre héritage d'échos des grands événements historiques; ils ont été fixés par des chroniques étrangères.

Sur le développement incomplet de la catégorie du temps il faut noter également ceci qu'en estonien il manque un morphème particulier pour marquer le futur. Nous rendons présent le futur, nous rendons statique le procès du devenir. Et il y a plus.

Tandis que la nature dynamique et „faustienne“ de l'Allemand désigne aussi bien le futur que le procès dynamique avec le mot „werden“, un correspondant précis pour ce mot manque complètement dans notre langue. Le mot „saama“ (=recevoir et devenir) est avant tout lié à l'idée de possession et le mot qui lui répond exactement est l'allemand „bekommen“ (ici aussi dynamisme — kommen!)

Puisque notre intellectualité montre des signes statiques, le parallèle avec l'esprit français nous encouragerait à supposer que notre peuple doit être doué en mathématiques. Il nous manque malheureusement dans ce domaine des observations d'une portée internationale. Peut-être justement n'est-ce pas tout à fait par hasard que notre statistique compte parmi les meilleures dans le monde. J. Barbarus a peut-être saisi un trait tout à fait national, quand il a essayé d'accoupler sa poésie à la mathématique (Le Triangle, L'Homme Géométrique, L'Homme Multiplié). Le principe mathématique et géométrique est très fort dans la production et le style de Fr. Tuglas (l'égalité des paragraphes, la distribution par trois dans le rythme de la phrase; par l'abondance de ses antithèses dans ses articles de théorie il trouverait même bien place dans la tradition française du style). Ce n'est peut-être pas non plus un hasard qu'on recherche en vain si constamment la composition pour un genre de forme aussi libre que le roman.

Il y a plus intéressant encore: seuls le Français et l'Estonien ont pris la géométrie comme base de la notion juridico-morale (õige — droit). On ne voit pas cette association dans les autres langues (allemand gerade — recht; russe prjamoï — pravo; finnois suora — oikeus; latin rectus — jus, etc.).

Eléments de ressemblance dans le développement linguistique également. De même qu'en français l'élément latin apparaît comme contracté et abstrait, il en est de même de l'estonien comparé avec le finnois primitif (anima > âme, populus > peuple; abihin > appi, parahida aigoda > praegu). Des deux côtés il existe une espèce d'ossification géométrique et abstraite. Ce phénomène utilitaire d'épargne de la force et cette tendance à l'économie sont encore valables dans le développement de notre langue actuelle. Combien plus conservatrice et aussi plus exubérante est la langue finnoise dans cet ordre d'idées!

Pendant des siècles nous nous sommes exercés à l'incrédulité et à la prudence, ou au coup d'oeil critique au plus haut degré.

Nous avons évité les décisions affectives rapidement mûries. Avant d'agir, peser (ici aussi la mathématique!). Bien des fois déjà on a attiré l'attention sur ce fait que l'Estonien trouve le Finnois naïf et que le Finnois trouve l'Estonien trop sceptique et critique.

Il faut aussi mettre au compte de notre excès d'esprit critique et de notre peu de naïveté le fait que chez nous, contrairement aux habitudes de nos voisins, la déclamation ne s'est pas du tout développée. En ce qui concerne la poésie, jusqu'à ce jour on n'a pas trouvé chez nous de manière de réciter ayant un caractère national. Nous avons honte en quelque sorte d'exposer nos sentiments sur la place publique, et encore davantage de les surchauffer pathétiquement. Ici nous sommes encore plus critiques que les Français, peuple déjà critique, qui certes a honte de manifester ouvertement et naïvement ses sentiments, quoiqu'il en supporte volontiers la représentation en une langue aux belles sonorités.

Jusqu'à présent nous nous en sommes tenus à l'intellectualité de notre nation dont la structure montre avec la nature française diverses ressemblances. Mais il existe encore quelques autres points de contacts essentiels. L'un d'eux est l'individualisme.

Ridala croit toute la race finno-ougrienne fortement individualiste, parce que la vie forestière du peuple n'a pas particulièrement favorisé de grands instincts sociaux ni développé la centralisation. L'importance de la part de l'individu dans une société retardée, qui s'est développée à tous les souffles de la civilisation, est restée pour nous de beaucoup plus grande que là où des communautés (russe *obščina*) ont vécu des siècles, ou bien là où l'esprit de la caserne a toujours été la base de l'état, comme en Prusse.

Parmi les manifestations de notre individualisme on en cite une, malade même, notre entêtement, notre obstination si connue, la concentration de notre volonté, coûte que coûte. L'obstination héréditaire, qui d'ailleurs n'a pas du tout besoin d'être le propre de tous les paysans ¹⁾, comme on l'a constaté, peut certainement en se transplantant dans la ville, se sublimer, s'ennoblir en une énergie culturelle de l'individu, en une affirmation de la volonté.

La tendance collectiviste propre à notre époque et à notre civilisation prend des formes particulières chez chaque nation. Chez nous elle signifie d'abord intérêt pour les problèmes géné-

¹⁾ Chez le peuple le plus collectiviste, par principe, comme le peuple russe, l'obstination ne joue pas le même rôle que chez nous.

raux, et non pas disparition de la personnalité, de son caractère, de son initiative et de sa responsabilité, ou fusion complète avec la collectivité, comme en Russie, ou sujétion obéissante à l'état, comme en Allemagne. La sociabilité n'est pas de beaucoup aussi forte chez l'Estonien que chez le Slave.

Là où le Russe, se tenant en aval, voit l'affluent déboucher dans le fleuve, l'Estonien fait face au courant et regarde la bifurcation, le bras du fleuve (russe pritok = affluent, estonien haru = bifurcation).

Dans ses rapports avec l'autorité l'Estonien a au cours des siècles cultivé l'incrédulité. Il ne sent pas dans le fond de son cœur de respect pour ceux qui gouvernent et commandent, mais au contraire une faculté de critique indomptable. A l'antique époque d'indépendance il n'a pas pu avoir de respect vis-à-vis du roi ou du prince, il n'a connu que des „anciens“.

En raison du grand rôle joué par l'individu dans la société, la démocratie et le respect de l'égalité constituent notre tradition héréditaire. O. Loorits, dans ses considérations sur l'âme et les croyances des anciens Estoniens, arrive à la conclusion que jadis on reconnaissait complètement la valeur de l'individu, l'homme de guerre, pourvu qu'il ne prétendît pas devenir maître du pouvoir ou despote autocrate, mais pourvu qu'il restât un chef démocratique. Ainsi l'Estonien n'a pas connu de dieu, ce „prince dictateur du ciel“, et il n'a pas consenti volontairement à „agiter son cou“. De même qu'en religion il était conciliant et tolérant, de même l'idée la plus féconde de sa mentalité sociale a été „l'égalité de valeurs et de droits de la démocratie primitive“.

Ainsi nous sommes ici de nouveau devant les idées directrices traditionnelles de l'esprit français: respect de l'individu, démocratie et humanisme.

Il ne faut pas oublier qu'à côté de cette liste de points communs avec l'esprit français, assez essentiels, il y en a aussi beaucoup d'autres qui nous sont étrangers et inassimilables. En particulier pour notre jeune culture sautent aux yeux la rigidité et l'inflexibilité d'une vieille culture, son formalisme, son bureaucratisme, son conservatisme dans les grandes comme dans les petites choses, son rationalisme aussi, qui ne veut remarquer ni reconnaître les forces du subconscient. De même la pose du Français, son „geste“, son pathos et son raffinement dans toutes ses manifestations nous restent étrangers.

Mais malgré cela une plus grande attention portée sur la culture française nous apprendrait à nous comprendre mieux de dessous les couches d'influences qui nous ont orientés jusqu'au présent. Une civilisation plus développée montrerait aussi ce qu'on pourrait attendre de la culture plus grande de quelques éléments coïncidants.

Principalement à une époque de tâtonnement et de trouble, nous retrouverions la sûreté et la foi en l'humain, qui ne seraient pas seulement des moteurs de la race, du destin, du sang et de l'existence, mais qui sauraient dompter la nature pour arriver à une volonté, à une conscience claire.

Deux principes luttent à présent dans les systèmes de gouvernements des états : d'un côté la totalité contrainte et contraignant à l'homogénéité, la grande idée de la société ou de l'état, de l'autre l'ordre politique resté fidèle aux principes de la démocratie et du libéralisme. Or le tout homogène est nécessaire au moment où l'état est en danger ou pour l'accomplissement d'une agression impérialiste. Mais pour les petits pays le nivellement, à jamais, du caractère national signifie un risque, puisqu'il facilite le passage sous l'influence d'un esprit étranger, sous un licou étranger, ou la destruction. L'existence et le sens du petit état sont irrémédiablement liés à une intellectualité, à une personnalité grandie indépendante, réfléchie et consciente. La petite nation a surtout besoin de partisans — dans le domaine spirituel également !

Nous avons lu que le tirage des journaux mis au pas en Allemagne a terriblement baissé. L'uniformisation des pensées signifierait pour une petite nation la décadence de toute sa spiritualité. La liberté de pensée, le pluralisme des vues, la tolérance pour le point de vue opposé, la multiplicité des buts pour la création de la culture — voilà le gage de notre activité et de notre indépendance intellectuelle. L'exemple de la France et des autres pays démocratiques est pour nous aujourd'hui dans ce domaine le plus nécessaire, d'autant plus que nous nous sentons serrés entre deux grands états et deux grandes cultures autoritaires.

Une connaissance plus intime du monde intellectuel français nous donnerait une impulsion stimulatrice dans un autre domaine encore. C'est la clarté et l'ordre aussi bien dans la pensée que dans la langue. Plus que nous ne nous en rendons compte, nous sommes entravés par les modes allemands de s'exprimer.

Ce n'est que par cette connaissance plus intime avec la langue et la littérature françaises que se dissiperait la lourdeur brumeuse de notre style, elle apporterait à nos pensées de la clarté, de l'ordre et de l'énergie.

Enfin la culture française nous apprendrait à respecter diverses qualités nationales, que sous des influences étrangères nous avons commencé à mépriser. Il en est ainsi avec l'intellectualité. Dans la mentalité allemande la culture intellectuelle n'a pas cette importance centrale, dont nous avons besoin et qui est le propre des traditions françaises. Dans une intelligence en développement l'Allemand voit un danger pour la vie et des signes de crise. Déjà avant Spengler l'intelligence et le rationalisme dans les organismes culturels ont été considérés comme des symptômes d'agonie. Une œuvre après l'autre a enseigné en Allemagne à se défier des richesses culturelles, à voir partout le danger d'une culture mécanisatrice et analyste à l'excès. Les signes de la dernière heure dansent devant les yeux, quand on lit les ouvrages des philosophes allemands de l'après-guerre. La culture supérieure était grossie en un Moloch, qui n'aimait que dévorer les valeurs primordiales de l'Homme, sa vitalité, ses instincts, sa spontanéité. Le sauvage de Rousseau apparaissait comme un idéal. Ce nihilisme culturel nous a imprégnés. En prenant comme contre-poids un monde intellectuel plus mûr, nous verrions vite que les prédictions de la dernière heure de la culture ne sont que la névrose culturelle d'un pays agité et troublé.

Est
A-5567

